

Samedi 3 octobre 2026
QUAND DIEU NOUS FAIT REDESCENDRE

Genèse 12, 1-4 / Matthieu 17, 1-9

Il y a des phrases qui sonnent juste, des phrases magnifiques qu'on pourrait broder sur une bannière, encadrer dans une sacristie, et même afficher à l'entrée de cette église Saint-François. Parmi ces phrases, il y a celle de Pierre, qu'il prononce au moment qui semble être le paroxysme de son épanouissement spirituel : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici. »

Cette phrase nous plaît, parce qu'elle exprime le bien-être, la paix, ce moment rare où l'on se sent exactement à sa place. Et pourtant... Pierre prononce cette phrase au pire moment possible, au moment même où il ne faudrait surtout pas s'arrêter. Pierre n'est pourtant pas naïf, ni superficiel ; il est profondément humain. Et au cœur de son humanité, il vient de vivre quelque chose d'immense : une lumière hors du commun, une présence inespérée, une gloire qu'il ne pensait peut-être jamais voir. Jésus transfiguré devant lui. Et, cerise sur ce gâteau déjà prodigieux : Moïse et Élie, tous deux aux côtés de Jésus.

Et comme tout être humain face à quelque chose de beau, de fort, de lumineux... Pierre veut retenir. Il veut s'agripper. Il voudrait que rien ne s'arrête. Alors Pierre a une idée : trois tentes. Une pour Jésus, une pour Moïse, et une autre pour Élie. Autrement dit : « On a trouvé le bon endroit. On est bien. On s'installe. »

Soyons honnêtes : nous faisons exactement la même chose. Lorsque nous avons trouvé une manière de vivre qui nous convient, une forme de foi qui nous rassure, une Église où nous nous sentons bien, un certain confort quotidien qui nous satisfait, nous voulons le faire durer. Lorsque nous avons acquis des habitudes qui fonctionnent, des convictions qui nous sécurisent, alors nous installons nos tentes.

Le problème n'est pas tellement d'aimer ces moments, le problème commence lorsque nous voulons faire de ces moments une destination,

un but en soi. Et il semble bien qu'au fil des textes bibliques, Dieu a une curieuse habitude : chaque fois que quelqu'un veut s'installer, il le remet en chemin.

C'est exactement ce qui arrive à Abraham. Le patriarche a 75 ans. Ce détail n'est pas anodin : à 75 ans, normalement, on ne recommence pas tout à zéro. On consolide, on sécurise, on profite de ce que l'on a construit, on se pose. Mais Dieu lui demande exactement le contraire. Il lui dit : « Va-t'en ! » Quitte ton pays, quitte ta parenté, quitte la maison de ton père. Une triple rupture qui n'est même pas adoucie par une parole de Dieu qui lui donnerait la plus petite idée d'une destination. Il lui dit seulement : « Va vers le pays que je te montrerai. » Si tu imagines une seconde que j'allais te donner le moindre indice sur ta destination, tu peux ravalier ta curiosité ! « Je te montrerai ». Pour le reste, tu verras plus tard.

Abraham doit donc partir avant de voir. Il n'a pas de carte, il n'a pas d'itinéraire, il n'a pas de garantie. Il a seulement une promesse. Et fort de cette promesse, il fait un pas.

Peut-être est-ce cela, la foi biblique : non pas avoir tout compris avant de partir, mais accepter qu'il faille parfois partir pour commencer à comprendre.

Et maintenant, revenons sur la montagne. Pierre, lui, veut faire exactement l'inverse d'Abraham. Alors qu'Abraham entend l'appel à s'en aller, Pierre dit : « Restons. » Abraham quitte tout, à commencer par sa maison. Pierre, des maisons, il veut en construire trois. C'est presque ironique. Abraham passera une grande partie de son existence sous des tentes parce qu'il est en chemin. Pierre veut construire des tentes pour s'établir et ne plus avoir à être en chemin.

Et c'est à ce moment précis que quelque chose arrive. Pierre parle encore, il explique à Jésus ce qu'il faudrait faire, et soudain... une nuée les recouvre. Ce détail est extraordinaire, parce que la nuée, dans la Bible, ce n'est pas seulement du brouillard. C'est surtout le signe de la présence de Dieu. Mais quelle étrange présence ! Parce que la nuée fait simultanément deux choses contradictoires : elle manifeste et elle cache.

Elle dit : « Dieu est là. » Et au même instant : « Tu ne peux pas le saisir. » Elle révèle une présence tout en empêchant de la posséder.

Et voilà que Pierre, qui voulait fixer l'instant, construire, conserver, se retrouve enveloppé par quelque chose qui n'a précisément aucune forme stable.

Essayez donc de construire une maison avec du brouillard ! Essayez de retenir une nuée ! Vous pouvez la voir, vous pouvez entrer en elle, vous pouvez être enveloppé par elle, mais vous ne pourrez jamais la saisir. Un peu comme ce dialogue mystérieux entre David Zagari, le danseur de la Compagnie Philippe Saire, et le brouillard dans le spectacle Tomber des Nues qu'on pourra encore voir ce soir et demain, ici à Saint-François : on y voit un homme qui semble chercher une issue dans ce dialogue entre le visible et l'invisible que crée le brouillard.

Et c'est précisément ce que Dieu est en train d'apprendre à Pierre : tu ne posséderas pas ce moment. Tu ne posséderas pas cette lumière. Tu ne posséderas pas Jésus. Tu ne posséderas pas Dieu.

Et il y a plus étonnant encore. Lorsque la nuée arrive, la visibilité diminue, et au moment même où les disciples perdent en termes de visibilité, ils semblent gagner en termes d'ouïe. Une voix vient de l'intérieur de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le ! »

C'est magnifique : ils voulaient voir, mais Dieu leur demande d'écouter.

Et peut-être y a-t-il ici quelque chose de fondamental pour notre foi. Nous voudrions tellement voir : voir où Dieu nous conduit, voir ce qu'il fait, voir des résultats, voir des signes. Voir enfin clairement. Mais Dieu dit : « Écoute. »

Parce que la foi biblique ne naît peut-être pas d'abord de ce que nos yeux réussissent à saisir. Elle naît d'une parole à laquelle nous acceptons de faire confiance.

Abraham aussi avait entendu une voix : « Va-t'en. » Et il était parti. Les disciples entendent maintenant : « Écoutez-le. » Et eux aussi vont devoir partir. Mais attention : écouter la voix de Dieu, ce n'est jamais neutre.

Ecouter Jésus, c'est aussi entendre : « Aimez vos ennemis. » « Pardonnez septante fois sept fois. » « Celui qui veut sauver sa vie la perdra. » « Celui qui veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix. »

Cela veut dire que si notre foi ne nous déplace jamais, il faut peut-être nous demander ce que nous écoutons. Parce que Jésus ne nous appelle pas seulement à trouver en lui un endroit où nous sentir bien : il nous appelle à le suivre. Et suivre quelqu'un suppose une chose très simple : quand il bouge, nous bougeons.

C'est pour cela que l'événement de la Transfiguration n'est pas une jolie parenthèse spirituelle accordée à trois disciples particulièrement méritants. Cet événement est une préparation. Jésus ne devient pas lumineux pour rester sur la montagne. Cette lumière leur est donnée parce qu'ils vont bientôt devoir traverser l'obscurité. Ce qui vient après la montagne, c'est Jérusalem. Et à Jérusalem, il n'y aura plus de visage resplendissant, il y aura un visage défiguré. Il n'y aura plus de vêtements blancs comme la lumière, il y aura des vêtements que des soldats se partageront. Il n'y aura plus Moïse et Élie, il y aura deux condamnés crucifiés à ses côtés. Il n'y aura plus Pierre disant : « Il est bon que nous soyons ici. » Il y aura Pierre disant : « Je ne connais pas cet homme. »

Voilà pourquoi cette lumière est nécessaire. La lumière ne leur est pas donnée pour éviter la nuit, elle leur est donnée pour pouvoir la traverser. Et peut-être pouvons-nous comprendre ici quelque chose de cette matière étrange qu'est la brume, ou la fumée. Elle apparaît, elle change de forme, elle envahit un espace, elle transforme ce que nous voyons. Et puis elle disparaît. Elle laisse une impression, une trace, un souvenir, mais nous ne pouvons pas la conserver.

À la fin des années 1960, l'artiste américaine Judy Chicago, connue pour ses installations spectaculaires avec pour thèmes principaux le féminisme et l'holocauste, réalise ainsi ses *Atmospheres* : des interventions éphémères où des fumées colorées envahissent un paysage. Pendant quelques instants, le lieu est transformé, l'espace familier devient autre, puis la fumée se dissipe. On ne peut pas la garder. On ne peut garder que ce qu'elle nous a fait voir autrement.

Et c'est peut-être exactement ce qui se passe sur la montagne : Pierre veut conserver l'expérience. Dieu lui donne une nuée, Pierre veut construire. Dieu lui donne quelque chose qui se dissipe, comme s'il lui disait : « Ce moment ne t'est pas donné pour que tu le conserves. Il t'est donné pour qu'il te transforme. »

Voilà peut-être une distinction importante pour notre vie spirituelle. Il y a des expériences que nous voudrions retenir : un moment de paix, une rencontre, une parole qui nous a bouleversés. Nous voudrions reconstruire les trois tentes. Mais peut-être que la question n'est pas : « Comment retrouver ce que j'ai vécu ? » La vraie question est plutôt : « Qu'est-ce que ce que j'ai vécu est en train de faire de moi, de transformer en moi ? »

Et alors que les disciples tombent face contre terre, la trouille au ventre, Jésus s'approche, il les touche et leur dit : « Relevez-vous. N'ayez pas peur. » J'aime beaucoup que Jésus ne leur dise pas : « Vous n'avez aucune raison d'avoir peur. » Parce qu'ils en ont. Et nous aussi. Abraham pouvait avoir peur. Les disciples auront peur. Nous avons peur. La foi ne consiste pas à prétendre que nous n'avons peur de rien. La peur est toujours là, mais elle ne décide plus.

Et lorsque les disciples relèvent les yeux, tout a disparu : Moïse et Elie ont disparu, la lumière extraordinaire a disparu, la voix s'est tue, la nuée s'est dissipée. Et les disciples redescendent de la montagne

Nous devons devenir des femmes et des hommes capables de redescendre de la montagne, retourner vers le monde, vers les autres, vers les fragilités de notre humanité, vers nos responsabilités, vers les lieux où la vie nous fait mal. Parce que c'est là que Jésus va aussi.

Seigneur, il est bon que nous soyons ici. Mais si tu repars, alors je repars avec toi. Comme Abraham, même si je ne sais pas exactement où cela me mène, même si la nuée m'empêche de tout voir, même si j'ai peur. Parce que tu n'es pas le Dieu des sommets où l'on s'installe. Tu es le Dieu des chemins où l'on avance.

Amen.